

QUENTIN LECONTE

DUST BOWL BALLADS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-114-6

Dépôt légal : juin 2022

À Léa

*À toi Matthieu, toi, si lumineux, et qui, d'une certaine manière, m'a insufflé cette aura, unique, indescriptible, qui était la tienne, et qui perdurera à jamais en moi*

*Annabelle – Sans toi, jamais ces modestes mots n'auraient pris forme.*



*« Certains hommes volent avec un pistolet à six coups – d'autres avec un stylo à plume ».*

Woody Guthrie



*S'il y a une chose dont je suis persuadée, c'est bien cela :  
À savoir que la lecture d'une œuvre, au cours d'un moment  
« T », lors d'une période propice, à la croisée des chemins d'une  
vie qu'il vous faudrait balayer, c'est que ce livre en question – cet  
ouvrage particulier – en corrélation avec cette phase d'une exis-  
tence qui part à vau-l'eau, objet tout plein de papier et d'encre,  
peut dévier le chemin, changer une vie, en somme. Un roman  
peut détourner la trajectoire, et voilà, je vous le dis, c'est la seule  
vérité dont je sois absolument certain.*

Anonyme





## HIVER

La chambre était lumineuse. Les papiers peints, jaunes, accentuaient la clarté. Une moquette, claire, feutraient l'espace. Un buffet et une commode meublaient le séjour. De nombreuses photos d'anonymes occupaient les murs, se mêlant à d'autres tableaux. Quelques icônes orthodoxes trônaient sur les meubles. À peu près au centre de la pièce se trouvait un lit sur lequel repose une vieille dame au visage parcheminé de rides. Entre ses draps blancs, on ne voyait que ses frêles épaules dépasser. En m'avançant, pour la saluer, elle s'est légèrement surélevée pour attraper un tube de rouge à lèvres déposé sur sa table de chevet. Elle s'en est étalé sur ses lèvres. Rouge léger, discret. Élégant. De ses mains osseuses, elle baisse le volume du poste radio. Son vieil époux, en retrait, observe la scène d'un œil distrait, depuis la cuisine. Puis, tanguant et chavirant, il a lentement pris congé des lieux.

C'était là, un logis et des amants d'un autre temps. Je me suis donc assis à côté d'elle, un livre à la main. La radio crachotait une symphonie que je ne connaissais pas. Le volume, faible, laissait le temps s'évaporer lentement ailleurs. Quand je rouvrais les yeux, les ombres de la pièce s'étaient métamorphosées. Ce devait être la fin d'après-midi. La lumière était vive, contrastée. La vieillard, paisible, dormait profondément.

Son époux ne devait plus tarder à rentrer.

Un imperceptible mouvement attira alors mon attention, à l'intérieur d'un appartement, situé en contrebas. En face de moi du reste.

Alors, je l'aperçus.

Sa silhouette se dessinait dans l'entrebâillement d'une porte vitrée et la lumière circulait au travers.

Malgré les reflets, j'eus tout loisir de l'observer : vêtue d'une robe noire toute simple, ses longues jambes étaient sublimes par des Dr. Martens noires qui contrastaient sa peau diaphane. De grands yeux bleus et froids et électriques étincelaient son visage naïf, maquillé outrageusement.

Quand le vieil homme fut de retour, il me remercia bien chaleureusement et me dit « à bientôt ».

Il était encore tôt, mais il faisait déjà très sombre et très froid dehors. Pour aller chez ma mère, le trajet le plus bref consistait de prendre le métro, mais je préférais bien souvent aller à pied en modifiant toujours mon itinéraire. J'empruntais telle ou telle rue au lieu d'une autre, ou encore j'alternais entre tel ou tel boulevard. Cette fois-ci, je choisis de passer par la Rue Vieille du Temple, puis Saint Paul. J'arrivais ensuite à République où, de là, je revenais finalement pour longer le Canal Saint-Martin. Musique aux oreilles, je me déplaçais dans la foule grouillante à cette heure-ci. J'avais l'habitude de m'arrêter dans quelques Franprix pour acheter de la bière forte. J'aimais la sensation, après quelques gorgées, des larmes qui mouillaient mes yeux – la bouche qui grimace d'une agréable vague de dégoût qui se muait bien vite en une légère ivresse – j'aimais la chaleur de l'alcool déambulant en mon corps soumis au contact du froid incisif de l'hiver. La musique de Woody Guthrie accentuait mon ivresse et changeait ces petits trajets en de grands moments d'extase.

Depuis quelques années, ma vie n'était plus vraiment une sinécure. Je n'aimais pas rentrer chez ma mère. Je n'avais jamais aimé rentrer. Depuis toujours. Rester dehors, toute la nuit et marcher sans but, au hasard des places, des boulevards, des venelles et des trottoirs me paraissait bien plus attrayant, mais ! bien entendu, il me fallait revenir et manger et dormir et être reconnaissant de l'accueil du logis familial.

« Pretty Boy Floyd » marquait la fin de ma route. Moment amer. Je devais dissimuler mon ébriété et je n'aimais pas ça. En montant les escaliers, avant d'entrer, je suçais toujours une pastille Vichy.

— Noah, c'est toi ?

Elle me posait systématiquement cette question, comme si la réponse n'était pas évidente.

— C'est moi, oui.

Bon Dieu, pensais-je, pourquoi a-t-il fallu que je restitue ce charmant meublé que j'affectionnais tant ? Je me sentais las et déprimé. En ces instants de profonde mélancolie, je n'avais pas l'énergie de communiquer avec ma mère. Ç'aurait été bien au-dessus de mes forces.

— Ta journée chez les Wirth s'est bien passée ?

— Tu sais, elle dort pratiquement toute la journée. Alors je n'ai pas grand-chose à faire, si ce n'est être présent, en somme.

— Le repas est bientôt prêt. Tu manges ?

— Non, je n'ai pas très faim. Je pense que je vais me réchauffer en prenant une bonne douche, puis j'irais lire et me coucher.

— Très bien. Comme tu veux.

Je me sentais merdeux de l'éviter comme ça, mais vraiment, il était au-dessus de mes forces de partager encore un de ces repas silencieux pleins de slurp slurp, de bruit de bouche mouillée et de regards éloquentes teintés de maternelle tendresse. Je me suis donc cloîtré sous la douche me réchauffer et me rafraîchir l'esprit.

Cela faisait maintenant un mois que je travaillais comme aide à domicile chez le couple Wirth. C'était un petit contrat de vingt heures et ils me payaient considérablement. Les moments d'oisiveté restants avaient le don de déclencher chez ma mère des flots de reproches. À 30 ans j'avais quitté – dis-je – le logement que nous partagions avec Alice – mon amour révolu, je me retrouvais à vivre chez ma mère ; à l'époque, faute d'argent et de travail. Les alternatives qui s'offraient à moi étaient pour ainsi dire inexistantes. Après une rupture difficile en 2016, je ne trouvais plus la force de me lever pour aller chercher du travail. Dépression. Aujourd'hui, reproches réguliers de ma mère et culpabilité et introspection malsaine étaient mon lot quotidien. Je ne le supportais plus et je devais trouver une solution pour me tirer de cette situation œdipienne fort gênante pour un trentenaire issu de la classe moyenne occidentale. Les soirs de semaine, pour esquiver ce triste duo que nous formions, je m'isolais souvent au fond de ma chambre. J'écoutais Woody et je regardais le peu de photos qui me restaient d'Alice, ma bien-aimée et moi. Un sentiment de nostalgie douceâtre m'accapait alors, ce qui me donnait envie de prendre de fameuses cuites. Plus tard, au cœur de la nuit, j'allais à pas feutrés siffler

des bouteilles de rosé entamées. De retour dans ma chambre, la voix saturée de Guthrie me donnait les larmes aux yeux. Quille de pinard posée à mes côtés, je tentais de retranscrire les sentiments qui m'assaillaient, mais les notes poussiéreuses de « Vigilante Man » m'emportaient alors sur les routes désertiques du sud des États-Unis. Depuis son Oklahoma natal, il ne se doutait probablement pas que sa guitare chevrotante serait retransmise au travers de mon smartphone. Que lui, Woody Guthrie, à des milliers de kilomètres de ses terres surannées et de son époque, résonnerait à travers la pâle lumière de ma chambre pour finir jusqu'à mes oreilles à Paris, 2019. Un peu avant de m'endormir, je repensais à cette fille que j'aperçus plus tôt, cet après-midi. Ses cheveux rouges furent la dernière image que mon esprit projeta sur le plafond blanc de ma chambre.

Pourtant, cette nuit-là, je rêvais d'Alice. Mon esprit reconstituait la soirée de notre rencontre en un lieu étrange, en de bien lointaines époques. Au temps de la poussière de Guthrie. Oui, je sentais qu'il était quelque part, à errer avec sa guitare sur quelques routes poussiéreuses et interminables boules de foin roulantes en travers des chaussées – à marcher gaiement jusqu'au ciel bleu de l'Oklahoma.

C'était au cours d'une fraîche soirée du mois de mai. De gentils petits fours apportés par des boys en complets noirs et blancs emplissaient l'air d'une odeur délicieuse. De grands tilleuls, présents de part et d'autre du terrain se faisaient les témoins muets de cette garden-party onirique. La fête, mêlée à l'air frais du crépuscule, battait son plein. Les dessertes entreposées en U recelaient une quantité extravagante de hors-d'œuvre et d'entrées et de plats de toutes sortes et d'une variété étonnante d'alcool en tout genre. Autant de fameux mets illuminés par de douces guinguettes bariolées. Il me semblait qu'il y'eût un nombre étonnant d'invités : de respectables aristocrates, des artistes, des écrivains... La façade d'un château aux multiples fenêtres rendait sur une grande terrasse accessible de par un large escalier. Le jardin, d'une superficie démentielle, cachait et laissait apparaître, de temps à autre, quelques chérubins. Enfants immobiles et minéraux foulant leur terrain de jeu, terrain aux vastes pelouses d'un vert immaculé. Au centre, l'on apercevait un sapin nain qui pleurait de ses longues branches une pluie

verdoyante d'épines tendres. Au-delà du parc, plus bas, s'écoulait paisiblement un cours d'eau, inlassablement.

En me dirigeant vers le jardin, je vis Alice. Sur le coup, mes souvenirs ne me permirent pas de faire un rapprochement avec qui que ce soit. Simplement un sentiment familier et diffus. De toutes les convives, c'était elle qui ressortait. L'assemblée qui, auparavant, chantait, buvait et riait semblait s'être figée dans le temps alors qu'Alice, indolente, fumait une cigarette. Élégance. Un je-ne-sais-quoi de tragique émanait d'elle. Âme slave. Ses gestes semblaient théâtraux. Ses cheveux tombaient sur sa nuque en une vermillée cascade. Ses yeux bleus ressortaient de par le rouge qu'elle avait aux lèvres. Vêtue d'une courte robe noire qui épousait les fines courbes de ses hanches, cette Narcisse était chaussée par des escarpins dorés. Lorsque je me réveillais, le jour n'était pas levé. Il était 6 h 30 et c'était la veille du jour de l'an.

Une nouvelle fois, je me trouvais assis dans ce fauteuil. Le même livre qu'hier. La vieille dormait à poings fermés. Cette fois-ci, une ancienne ritournelle – voix de femme haut perchée, ou bien de castrat – était retransmise par la petite radio. Le soleil de fin d'après-midi rendait obliques les ombres des statuettes qui peuplaient le meuble. Les photos jaunies reposaient toujours enfermées dans leur cadre. Les vieilles personnes ont besoin d'être rassurées par des reliques immuables et immobiles, me dis-je. Sans dormir réellement, je m'enlisais au cœur de quelques rêveries. Chimères volantes à moi, doucereuses et bienveillantes.

Barcelone. Aux alentours de minuit. Les « calles », toutes perpendiculaires les unes des autres. La chaussée humide qui brille et reflète de temps à autre la lune déjà haute dans le ciel. Joli mois de mai. Bitume encore chaud, sacs plastiques voltigeant dans les airs, plaques d'égouts, romance. Les files de voitures garées nous observaient remonter la rue déserte. Alice, à mes côtés. Une bouteille de vodka déjà qu'à moitié remplie. Quelques heures auparavant d'arriver en capitale catalane, nous nous étions arrêtés à la frontière et avions acheté des cigarettes et de l'alcool pas cher. Puis : Foncer en Espagne, jusqu'à Barcelone ! Avant de déposer nos affaires à l'hôtel, nous avons fait halte dans un petit restau de tapas. Pour faire glisser notre repas, on était allé boire une pinte dans un troquet où passaient de vieux airs de rock'n'roll. Arrivés à l'hôtel, après avoir déposé

nos valises et fait nos comptes, nous avions bu de la vodka dans le lit de la chambre. Nous nous chamaillions tout comme des enfants. Je tombais même du lit. Lorsqu'Alice me tendit la main pour me hisser sur le paddock, je la retenais et, basculant vers moi, mi-distance entre le lit et le sol, par une étreinte amoureuse, nous nous abandonnions, sans prendre garde au temps qui fuyait.

La nuit était tombée depuis longtemps. Une fois sortis de notre chambre et de l'hôtel, les rues étaient à nous. Je devais retourner à la voiture, car ma carte bleue y était restée. Nous décidions qu'ensuite, nous irions marcher par les tièdes avenues. Au petit parking en épis où aurait dû se trouver ma voiture, une Clio somnolait à la place de ma C3. Manifestement, elle devait se trouver ailleurs, mais où ? Impossible de me le rappeler. Avec l'ivresse naissante, il était ardu de réfléchir calmement. Nous statuions qu'on se promènerait tout en cherchant la voiture. À minuit, nous étions toujours incapables de mettre la main dessus. J'étais saoul et la bouteille était vide. C'est alors que devant la Sagrada Familia, je me posais sur un banc, me concentrant sur une carte de la ville que nous avions eue à l'hôtel. Au bout d'un moment, je dis à

Alice que selon moi la C3 devait se trouver ici : en lui indiquant l'endroit du doigt. Tanguant et ivres et surexcités, arrivés sur les lieux, nous vîmes poindre la gentille petite C3 d'entre des rangées d'autos garées aux fantaisies de leurs propriétaires. Soulagement. Une fois en carriole, le son de l'autoradio monté à fond, nous chantions et nous dansions. Je crois qu'à ce moment-là, nous étions heureux.

— Noah ? J'aimerais un verre d'eau. Pas du robinet. L'Évian qu'il y a dans le frigo.

Mme Wirth s'était réveillée.

— Bien sûr. Je reviens tout de suite.

En posant le verre sur un plateau, accompagné de quelques biscuits, mes yeux s'attardèrent une nouvelle fois sur la fenêtre qui donnait vers ledit appartement – plus haut – en contrebas. La fille aux cheveux rouge. Cette fois-ci, elle n'était pas seule. Un homme était à ses côtés. Costume noir, sobre. Cravate. Les traits tirés. Il semblait exténué ou en colère. Ou bien les deux. À force d'avoir les yeux rivés vers cette fenêtre,

nos regards se croisèrent. Mal à l'aise, je m'empressais d'apporter le plateau à Mme Wirth. Rideau !

La journée terminée, confiné dans l'ascenseur, sous les lumières jaunâtres, je repensais à celle que j'avais aperçue en face du logement des Wirth. J'étais vaguement troublé sans savoir pourquoi. La voyant fumer une clope lorsque je sortais de l'immeuble, je sentis mon cœur accélérer. L'homme au costume, présent également, se dirigeait vers sa voiture parkée un peu plus loin. La démarche chaloupée, il semblait un peu ivre. Dans le même temps, la fille aux cheveux rouge s'était déplacée sous l'entrebâillement de la porte d'entrée de son immeuble. Je ne pouvais plus distinguer qu'un point rouge incandescent et, de temps à autre, un panache de fumée qui semblait provenir de nulle part. Quand sa porte eut claqué, je sus qu'elle n'était plus là. Je terminais ma cigarette, moi aussi, puis, écouteurs aux oreilles, j'allais rejoindre des amis vers Belleville. Je ne travaillais pas le lendemain puisque c'était la soirée du Nouvel An. Après m'être pris une canette de 1664 dans une épicerie, Martin m'appelait :

— Ramène-toi jeune, on est au Zorba. On boit un coup puis on ira manger chez moi. Je t'ai pris une bière !

Il avait l'habitude de prendre un accent du Sud, pour je ne sais quelle raison. Martin était un garçon passionné. Doté d'un sens pratique développé, malin et travailleur, il avait tenté de mettre en place quelques obscurs trafics, auxquels je ne comprenais jamais rien. Ces derniers temps, il avait réussi à monter sa petite boîte. Il collectait des cartons dont certaines enseignes se débarrassaient et les vendait à des entreprises de valorisation des déchets. C'était dans l'air du temps. Martin plaisait aux filles. Elles étaient toutes pendues à ses lèvres. Foncièrement gentil, il émanait de lui une certaine douceur qui contrastait avec son côté « bad boy ». Les yeux en amande – rieurs souriants – les cheveux en chignon, peu de filles lui résistaient. Sauf une. Raphaëlle. Jolie fille, du genre bouddhiste, l'esprit aussi libre qu'une rivière. Un torrent, cascasant parmi de verts vallons. Elle avait des yeux très verts et très clairs. Les cheveux bruns, ondulés. L'année précédente, rompant avec Martin, elle s'était barrée au Népal, avec quelqu'un d'autre. Sur place, ils avaient finalement rompu. Martin, aussitôt, décidait de regagner le terrain perdu en allant la retrouver (sans le lui dire).